

Quand le téléphone est arrivé à Sutton

John Willis

Numéro 99, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6715ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Willis, J. (2009). Quand le téléphone est arrivé à Sutton. *Cap-aux-Diamants*, (99), 48–49.

QUAND LE TÉLÉPHONE EST ARRIVÉ À SUTTON

Par une journée de pluie, alors en excursion de ski le printemps dernier, j'ai eu le temps de visiter le Musée des communications et d'histoire de Sutton. Il n'y a plus de gare à Sutton, mais l'affiche du musée annonce une exposition qui rappelle que, dans le temps, le train transportant l'équipe des Canadiens de Montréal arrêtaient ici avant de repartir pour les États-Unis. Au cours de ma visite, j'ai découvert une importante collection de radios, de gramophones, de téléphones, de télégraphes et même un afficheur boursier. Sutton fut autrefois une capitale téléphonique.

L'histoire du téléphone débute en 1890 alors que Sutton est relié à Bolton, Knowlton et Montréal. Le réseau appartenait à la compagnie Bell. Quatre ans plus tard, les lignes traversent la frontière pour aboutir à Richford, Ver-

mont. Les gens de Sutton avaient accès au réseau téléphonique de la Nouvelle-Angleterre et à celui de l'est du Canada. Sans doute que la proximité de Sutton de la frontière américaine faisait de ce village un important enjeu pour Bell.

Depuis 1880, Bell cherche à s'imposer sur le marché de la téléphonie. Cette compagnie courtise le gouvernement fédéral et intimide la compétition. Quand elle ne peut acheter un concurrent, elle le détruit. La Dominion Telephone de Sherbrooke mord ainsi la poussière en 1886 après une courte vie (deux ans). Une décision du gouvernement fédéral, en 1906, oblige Bell à partager ses lignes avec les concurrents qui en feraient la demande. Bell doit céder un peu de terrain aux autres, mais la compagnie conserve la mainmise sur le commerce des appels interurbains, protégeant ainsi sa suprématie sur le mar-

ché national aux dépens des joueurs de petite taille.

Les modestes entreprises de téléphonie jouent un rôle important. Elles comblent le vide laissé par la politique sélective de Bell qui favorise le marché bourgeois en milieu urbain, délaissant les classes populaires et, dans une certaine mesure, le secteur rural. Selon les dirigeants anglophones de la compagnie, les francophones étaient trop conservateurs pour s'intéresser à la communication téléphonique. Pourtant, selon un annuaire de 1908, on est branché un peu partout au Québec : dans les Laurentides (Val-Morin, Sainte-Adèle), dans le Bas-du-Fleuve (Notre-Dame-du-Portage, Cacouna), dans la Beauce (Saint-Joseph) et près de la frontière américaine à Covey Hill, Coaticook, etc. Dans bon nombre de cas, le service appartient à l'entreprise locale.

Dans le sud de l'Estrie, l'expansion du téléphone est l'histoire de trois compagnies. La première, Citizens Telephone Company, est fondée à Farnham vers 1906. En 1911, elle acquiert de Bell les lignes et les centrales de Dunham, Frelighsburg et Cowansville.



Standardistes de la Mansonville Utilities Telephone Co., à Sutton, au cours des années 1950. De gauche à droite, M. Dunn, Grace Miltimore, Mary Marco, Lillian Miltimore. (Photo gracieuseté du Musée des communications et d'histoire de Sutton).

En 1914, c'est au tour de Sutton de joindre la Citizens. La seconde compagnie est fondée par John Miltimore à Iron Hill, près de Waterloo, en 1900. Toute la famille s'implique dans l'entreprise. Le père achète l'équipement, les fils construisent les lignes. La mère et les filles sont téléphonistes. La firme existe encore au cours des années 1920. La troisième entreprise était située à Mansonville. Fondée en 1893 et affiliée à la compagnie Bell, elle devient la propriété de la Citizens en 1924. En 1929, la Citizens et la compagnie Miltimore sont achetées par Mansonville Utilities, compagnie d'électricité. Du coup, Mansonville met la main sur une bonne partie du système téléphonique dans le sud de l'Estrie. Le nouveau gérant établit le siège social de la compagnie à Sutton.

De 1914 à 1957, le téléphone à Sutton appartient à une firme locale. Le nombre d'abonnées croît sensiblement, de 64 durant les années 1890 à 181 en 1923. Cette même année, plusieurs entreprises utilisent le téléphone : la Banque de Commerce, la gare du Canadien Pacifique, l'entrepreneur de pompes funèbres, les trois prêtres

(deux protestants, un catholique), l'hôtel Mountain View, les deux médecins et, bien entendu, les bureaux de poste de Sutton, Abercorn et Sutton Junction. Bon nombre de marchands à Sutton disposent du téléphone, incluant le maître de poste Frederick Olmstead, dont le magasin général est situé dans la rue principale. L'officier de douane est branché, tout comme le boulanger et le boucher.

Le téléphone rejoint une bonne partie de la municipalité de Sutton, alors qu'à la même époque seulement 6 % des résidences de Montréal sont branchées. À Sutton comme dans d'autres communautés rurales, le coût du service téléphonique ne semble pas prohibitif. L'accès relativement généralisé qui en résulte est affaire de culture et de communications. À une époque où la vaste majorité des appels téléphoniques sont de nature locale, le téléphone devient une projection de la culture orale du lieu. Entre cousins et voisins, les liens se tissent au jour le jour, les rivalités aussi. La spirale est sans fin.

Le bottin de 1923 contient quatre inscriptions pour chacune des familles

Hawley, Dyer et Sweet. Il est difficile de dire si on a l'habitude de se parler entre membres d'une même famille. Techniquement, rien n'est plus simple, grâce aux mains habiles de la fidèle standardiste qui met les uns en contact avec les autres. Tout le village peut participer à l'opéra vocal. Le système de *party line* fait en sorte que n'importe qui peu décrocher le récepteur pour écouter les conversations des autres. Cette situation existait encore en 1980 alors que les résidents permanents de Sutton partageaient une ligne avec des résidents de fin de semaine. Quelquefois, certaines conversations pouvaient faire rougir les auditeurs. L'engouement pour le téléphone ne date pas d'aujourd'hui. Tout ces gens que l'on voit dans la rue, cellulaire à l'oreille, parlant pour qu'on puisse les entendre, font de la conversation téléphonique un exercice social dont la finalité dépasse le simple besoin de communiquer. C'est un peu cela la valeur ajoutée de la communication qui est la marque de notre espèce. ♦

John Willis,
Musée canadien des civilisations

Il y a **3464**
photographies dans notre banque d'images



Visitez le www.capauxdiamants.org
pour accéder aux trésors photographiques de

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP-AUX-DIAMANTS